

Aux assassins!

Jean Lallemand and André Blouin

Number 6, 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lallemand, J. & Blouin, A. (1957). Aux assassins! *Vie des Arts*, (6), 4–8.



AUX ASSASSINS!

L'article de monsieur Blouin m'a rendu rêveur.

Plus de cinquante ans de ma vie se sont écoulés sur la rue Sherbrooke, entre le grand séminaire et la rue Bleury.

Les armes élançés ont presque tous disparu; les grandes résidences se couvrent d'affiches commerciales. Déjà plusieurs s'affaissent sous le pic des démolisseurs, et des gratte-ciel rompent l'harmonie de cette belle artère. C'est le progrès, il faut céder. Mais cette rue unique à Montréal, en changeant de raison d'être, doit-elle inévitablement s'enlaidir; n'y a-t-il pas une architecture commerciale qui ait sa beauté propre? J'ai vu certains projets qui me prouvent qu'une telle architecture est réalisable. Montréal est jeune auprès des villes millénaires de l'Europe. Ne sommes-nous pas un pays riche? N'aurions-nous pas une satisfaction profonde à créer un climat d'élégance? Quelle joie esthétique pour le flâneur, le touriste ou le Montréalais de vivre dans une ville harmonieuse. Alors, comme dit monsieur Blouin, hâtons-nous de sauver la rue Sherbrooke.

L'architecture d'aujourd'hui sera, dans les années à venir, un sujet d'orgueil ou de remords pour nous. Donnons l'autorité à qui de droit; ne lésinons pas et créons de la beauté.

Jean Lallemand,
*président de l'association pour
la protection de la rue Sherbrooke*

Et le crime sera parfait, car il n'y a pas trace de coupable, pas de responsable. Personne ne se rend même compte de l'état de la victime. C'est un empoisonnement à petite dose. Les choses changent et s'altèrent lentement, le mal s'enracine, implacable. Le cancer urbain fait ses ravages, mais personne n'y prend garde et pas plus qu'on ne s'attarde à un petit bouton, on ne portera attention à certaines façades où fleurissent çà et là de contagieux bubons. Si le mal s'aggrave, on s'insurge quelque peu, la ville en souffre, mais le passant s'accoutume. Les proches n'y portent plus attention, cela devient image coutumière; mais avant que des visiteurs étrangers, des touristes ne nous fassent remarquer que le mal s'aggrave, appelons le médecin, vite: il est encore temps, mais il restera des cicatrices. Et l'on frappe à la porte de l'Urbaniste, Madame la Ville nous montre ses bobos. Le diagnostic est grave: il faudrait immédiatement l'hospitaliser. Cure de désintoxication et chirurgie seront nécessaires; malheureusement, la cliente n'a pas assez de courage pour affronter la cure indispensable; elle le voudrait bien, mais comment d'ailleurs pourrait-elle en parler à la famille? L'oserait-elle? Les Montréalais sont de bien braves gens; de la ville qui les a mis au monde, ils profitent bien sûr, mais ses affaires la regardent. On veut bien évidemment lui verser une petite rente, mais quand elle vous parle de chirurgie esthétique, — alors non!

A) Devant ce témoin du raffinement du passé, le présent reconnaît toute l'élégance et le charme, que les ans n'ont pu atténuer et que l'on se doit de protéger contre le vent irrespectueux de la rénovation systématique.

Remarquez bien, ce n'est là que manque d'information. Les Montréalais ont du coeur, mais leur a-t-on assez dit que si on n'aide pas immédiatement cette chère vieille ville, toute la famille sera bientôt contaminée. Nous sommes certains que, dès maintenant, si tout est mis en oeuvre pour sauver cette grande Métropole, le résultat sera excellent. La grande famille montréalaise, faisant confiance à sa Ville, est maintenant bien entourée de spécialistes et mettra son mal entre les mains de son service d'Urbanisme et de son comité de Contrôle, et la Cité revivra.

La condition primordiale sera alors de faire confiance aux personnes chargées du traitement. Mais si la politique et la spéculation veulent faire la loi dans la salle d'opération, alors nous sommes certains de l'échec.





Un service d'Urbanisme est une salle d'opération aux murs de verre. Tout le monde peut savoir ce qui s'y passe, — qu'il soit prêt à y pénétrer, mais seulement pour les transfusions. Chacun donnera alors suivant ses moyens, car il pourrait être appelé à laisser couler de son portefeuille sa part de sérum indispensable à tout grand sauvetage collectif. Mais enfin, de quel mal souffrons-nous ?

Afin de vous satisfaire, nous allons vous donner notre diagnostic et formuler ensuite le traitement approprié.

La ville bouge en ce moment et l'une de ses parties le plus en danger est certainement sa colonne vertébrale; le grand axe est-ouest va dans les prochaines années connaître une évolution. Je veux parler de la rue Sherbrooke.

Le secteur limité par les rues Guy et Delorimier est celui qui attire particulièrement notre attention; deux choses s'imposent dans le remaniement de cette artère :

1 — L'élargissement de la rue Université à la rue Saint-Denis, car la difficulté de la circulation qu'on est à même de constater aux heures d'affluence, provient du fait que ce tronçon est beaucoup plus étroit que ses prolongements.

2 — L'étude urbanistique de ses abords, y compris la rédaction, l'adoption et la mise en application de règlements appropriés au caractère de ce grand axe, ces règlements ayant pour but de planifier d'une manière fonctionnelle et esthétique les constructions envisagées.

sitôt, dans l'oubli, s'effondrer. Pourra-t-il en être de même des formes qui vous côtoieront et que l'homme n'a pu encore maîtriser. S'il faut vous faire disparaître totalement pour créer des ensembles, votre souvenir sera respecté, mais quel atroce ravage que ces amputations pour des compensations si minces.

B) Colonnes élancées et frônons impeccables dans votre forme que toute critique ne peut atteindre, vous voilà sur le bord de la déchéance, on vous pose sous la base des murs de béton, pour vous mieux faire sentir votre précaire stabilité. Soyez confiants, cannelures et tailloirs, frises et corniches, ne pourront de

C) Beaux ormes qui, jadis, abritèrent sous vos ombrages ces façades ardonnées, orgueil d'une Cité et de ses habitants, vous voilà désormais enfouis sous l'ombre de ces géants des temps modernes. Pourra-t-on les empêcher de s'élever au hasard? Fasse que le dieu dollar puisse écouter nos prières et reconnaître notre saine conception de la Ville. L'homme qui ne demande qu'à vivre sera-t-il le premier à se forger les clefs de sa sépulture. Les assassins ne se rendent même plus compte qu'ils sont en train de s'assassiner.





D) Il y a fort longtemps, Montréal était cela, puis devint autre chose, pour être, de nouveau, ceci.

Un hôtel particulier fut rasé; pour créer un aspect vert? Non! Nous préparons le chemin à 35 étages, qui eux n'auront rien de particulier, sinon d'absorber encore plus, cette montagne.

Si l'Urbanisme et le Contrôle Architectural ne peuvent avoir assez d'autorité auprès de ceux que l'on nomme justement les "Autorités", il se pourrait bien, dans une centaine d'années que la Montagne devienne le sommet le moins élevé de Montréal. Les ouvriers sont quelquefois appelés à l'ordre, dans les ateliers, par une pancarte "Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place". Rien ne peut mieux définir le but que les Urbanistes tentent d'atteindre, dans une Société où le désordre n'est pas, malheureusement, le moindre des maux.

La partie la plus atteinte et la plus en danger est certainement celle comprise entre les rues Guy et Université. Le problème s'étendra sous peu de Guy à Atwater, de même que de la rue Université vers l'est, où l'étude d'urbanisme devra être menée en même temps que les expropriations projetées.

La cité d'affaires grimpe de plus en plus le long de la montagne, alors que l'on devrait la maintenir sur l'axe Dorchester. Cet envahissement du travail sur la résidence peut devenir la grande plaie de Montréal. Ayant atteint Sherbrooke, les bureaux doivent faire place aux appartements. Là commence la verdure: la guerre contre la chlorophylle est déjà commencée. Il faut l'enrayer et replanter.

L'immeuble de douze étages qui se construit au coin des rues Peel et Sherbrooke devrait être la dernière expérience de ce genre.

Il fallait voir les badauds ébahis devant l'abattage des magnifiques ormes au coin de ces rues. Pour eux, c'était le spectacle attrayant de la chute d'un géant. Alors que chaque coup de scie aurait dû les faire gémir, ces amputations ne les touchaient pas, car ils

ont perdu l'habitude d'aimer la nature. L'arbre n'est-il pas le prolongement indispensable de notre vie aussi bien physique qu'émotive.

La démolition de l'immeuble au coin de la rue vient de découvrir une perspective extrêmement reposante, qu'il est bon de contempler avant que le béton et l'acier ne viennent à nouveau la détruire. Il faudrait là un immeuble dégageant largement le rez-de-chaussée; l'usage de portiques et de verre paraîtrait tout indiqué. Souhaitons qu'à cet emplacement, l'immeuble projeté, de quarante étages, ne puisse jamais voir le jour.

Evidemment il est impossible d'aller contre ce qui existe (tout au moins dans l'immédiat). Certains grands immeubles bordent déjà cette grande artère; leur valeur esthétique est discutable, mais ils font partie de la physionomie de la rue — comme, pour certains amis que l'on voit depuis toujours, on excuse certains de leurs travers et les défauts s'estompent. Si nous devons supporter ce qui nous environne, essayons de l'améliorer; mais surtout n'acceptons pas de nouvelles erreurs. Avec du jugement, il est facile de

conserver, d'améliorer. La galerie Agnès Lefort n'a-t-elle pas su tirer un parti conforme au cadre, en venant mettre une vitrine très simple contre une grille existante. Certaine modiste, elle, a osé emplumer sa façade avec le plus mauvais goût, le moins discret qui soit. Personnellement ce n'est pas une invite à l'achat, mais plutôt une mise en garde contre les surprises que l'intérieur nous réserve.

Cette rue où la qualité du commerce est incontestable, à l'égalité du faubourg Saint-Honoré et de certaines autres artères parisiennes, se doit de garder un caractère de distinction où tous les matériaux clinquants et de mauvais goût devront être bannis, tels que pierre artificielle, bandes d'aluminium godronné, acier émaillé, etc.

La couleur aussi devrait jouer son rôle. On a beau être antiquaire, on ne va pas jusqu'à conserver les vieux pots de peinture pour badigeonner sa façade en vert choux, surtout lorsque l'immeuble fait partie d'un ensemble où l'architecture, bien qu'ancienne, conserve une certaine noblesse et une belle unité.

Lorsque l'on est obligé de s'incorporer à quelque chose d'existant, il faut savoir s'y adapter, et non pas user de maquillage. Le magasin **Pegos** a certainement fait un gros effort dans l'étude de sa première façade, mais il a beaucoup mieux réussi dans l'aménagement de son extension. Le résultat est moins tapageur et certainement meilleur.

La réglementation des enseignes fera aussi de cette artère un ensemble plus digne. Il y a bien assez de Sainte-Catherine; puissent les rues Dorchester et Sherbrooke ne pas prendre le même chemin. La compétition des enseignes, toujours plus voyantes pour écraser le voisin, dépasse par son exagération le but qu'elle s'est fixé, et la profusion atteint une telle confusion que de plus en plus on les lit de moins en moins.

Grâce au Contrôle architectural et à la Société de protection de la rue Sherbrooke, les abus de cette sorte ne sont plus possibles. Puissent ces règlements être acceptés de tous et de bon gré. L'homme doit être assez intelligent et sage pour se plier aux lois que d'autres ont bâties pour le bien général. Le gousset rebondi et les appuis politiques ont toujours tenté de prostituer les lois; nous espérons que des volontés bien établies sauront sauvegarder des principes déjà si difficiles à enfanter.

Quel va être le sort de cette grande artère? Comment peut-on en envisager l'arrangement? Ce qu'il faut éviter, et nous le rejetons pour toutes les rues, c'est le corridor. Si l'on devait édifier de part et d'autre de hauts édifices, c'en serait fini à jamais du caractère de la rue Sherbrooke. Les arbres seraient alors condamnés et l'anonymat viendrait s'y installer, et jamais plus on n'aurait cette sensation de longer la montagne. Grands immeubles de vingt-cinq étages sur les arrières de Dorchester, d'accord. La différence de niveau avec Sherbrooke les incorpore aux premières pentes de la montagne et aux constructions de Sainte-Catherine. Trois ou quatre étages le long de l'avenue Sherbrooke, cela suffira; les arbres pourront encore puiser du soleil. Sur les arrières, contre la montagne, des immeubles d'appartements pourront surgir, mais à la condition que ceux-ci soient judicieusement disposés pour que les vues sur le fleuve soient sauvegardées.

En ce qui concerne les immeubles hauts, au sud de Sherbrooke, le Ritz pourrait être pris comme hauteur de référence. Cet immeuble, abstraction faite de la pâtisserie qui fleurit sa façade, reste encore l'un des plus intéressants. Puissent les constructions futures garder cette sobriété et l'affirmation de volumes simples.

L'application des gabarits est certes un moyen logique, mais il vient compliquer l'architecture sans apporter de réelle solution esthétique.

Le problème de l'urbanisation de la rue Sherbrooke n'est pas le seul à Montréal. Il est indéniable que l'ensemble de la ville ne se modifiera pas d'une manière spectaculaire, mais le résultat restera fonction de l'intérêt que la population et la municipalité apporteront à sa réalisation.

Il n'y a pas un problème **plan Dozois**, un autre **Dorchester**, un autre **Sherbrooke**. Tous ces éléments sont intimement liés les uns aux autres. Une ville est un tout; c'est une grande famille, où règne la bonne entente, mais où les différents membres se doivent de conserver leur caractère propre.

Sherbrooke, c'est la grande Dame, très distinguée; respectons-la et sachons l'entourer des soins les plus attentifs.

André Blouin,
architecte

PHOTOS DE
GORDON WEBBER.

